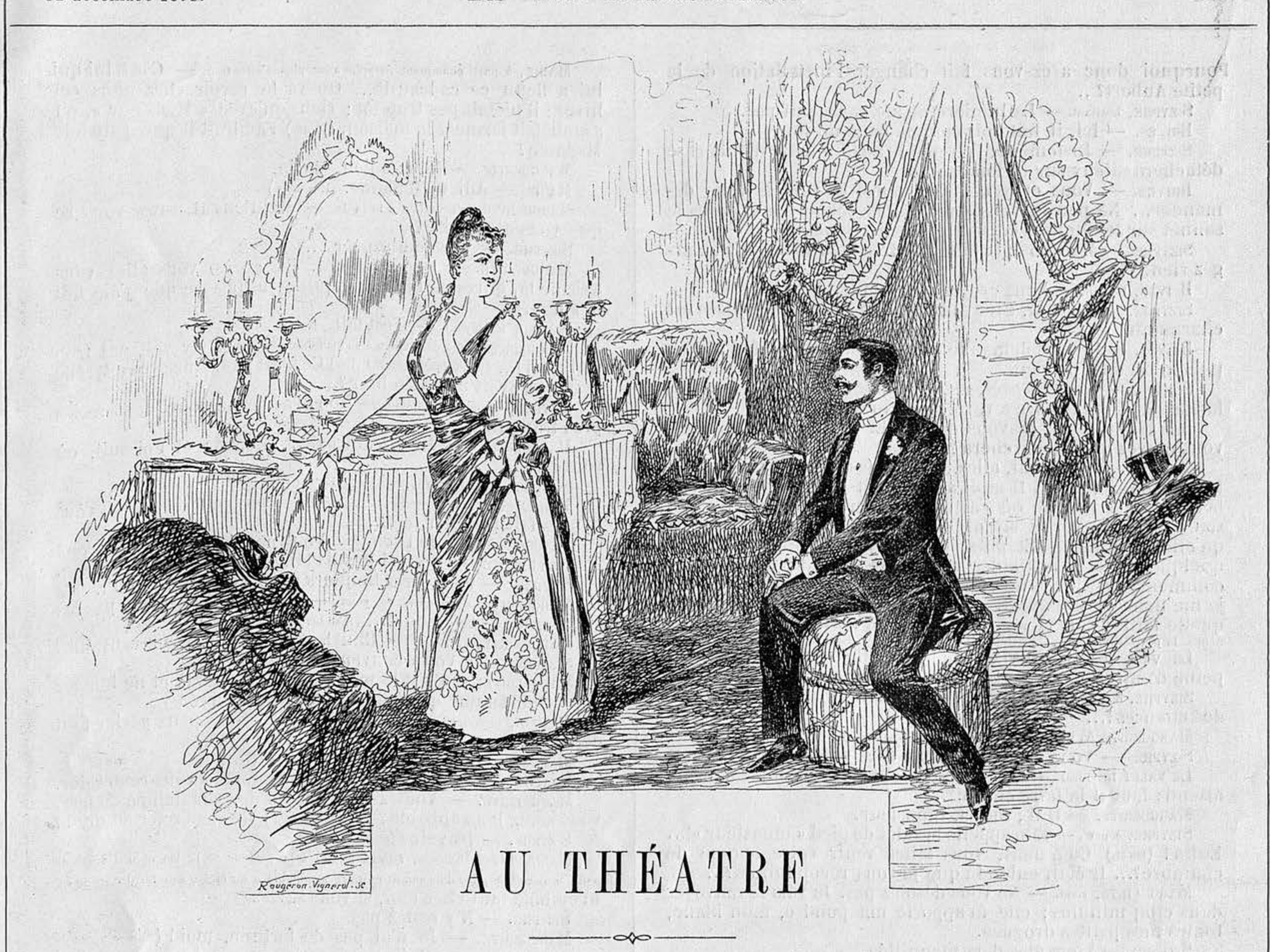


AU THÉATRE

I

NÉGOCIATIONS PRÉLIMINAIRES

Chez les Brives. — La grande galerie est démeublée ; rien que des chaises rangées, faisant face à un théâtre construit au fond. — Neuf heures et demie. Personne encore : Mme de Brives n'a pas paru ; M. de Brives, l'auteur de « la pièce que l'on va jouer », est enfermé dans son cabinet.

SIZYPHE entre ; au valet de pied qui lui ouvre. — Tout est prêt ?...

— Si monsieur veut voir.

SIZYPHE. — Le théâtre, d'abord. (Il monte sur la scène, tout obscure, derrière le rideau baissé) Voyons, ici, la gauche... Il faudra mettre un tapis sur les marches qui mènent à la scène.

— Et de l'autre côté ?.

SIZYPHE. — Inutile. (A part.) Poiseuil et Floussac s'arrangeront.

— Monsieur veut-il voir comment on a arrangé les loges de Mlle Aubert et de ces messieurs ?

SIZYPHE. — Attendez. (Il examine la scène.) La herse est placée ?.., Bien. Vous savez comment elle se manœuvre ?... Vous êtes-vous bien rendu compte du temps exact qu'il vous faut pour tout allumer ?...

— Dix minutes en tout.

SIZYPHE. — Bon. Qui se charge du rideau ?

— Monsieur le comte m'a dit de me mettre aux ordres de monsieur.

SIZYPHE. — Bon. Vous savez le baisser et le lever ?... Voyons. (Le valet de pied fait la manœuvre.) Bien. Vous a-t-on dit sur quelle réplique vous devez le baisser ?

— Non, monsieur.

SIZYPHE, levant les yeux au ciel. — Brives ne pense à rien. (Haut.) Faites bien attention ; quand Mlle Aubert dit : « Eh bien, alors !... » vous entendez ? « Eh bien, alors !... » M. de Floussac sort très vite, et, dès qu'il est sorti, M. de Poiseuil tombe à genoux en disant : « Mathilde !... » Alors, mais alors seulement, vous baissez le rideau, très lentement... C'est compris ?

— Oui, monsieur.

SIZYPHE. — Allons voir les loges. (Ils prennent un couloir derrière le théâtre.)

— On a arrangé le petit boudoir de Madame pour Mlle Aubert, et tout à côté, derrière, l'office pour ces messieurs.

SIZYPHE, pensif ; à part. — A côté ?... non, par exemple : ils viendraient tout le temps nous déranger !... (Haut.) Il vaut mieux mettre Mlle Aubert dans le fumoir... là, à l'autre bout du corridor...

— Monsieur ne craint-il pas que ce soit bien loin de la scène ?...

SIZYPHE. — Non, pas du tout. (Ils gagnent le fumoir. A part.) Ces tapisseries assombrissent diablement la pièce... Bah !... (Haut.) Apportez la table de toilette que vous aviez préparée là-bas, et quatre candélabres... au moins... (Il ôte sa pelisse, la met dans un coin, après en avoir sorti un écrin qu'il place sur un meuble. Il s'assied auprès du feu, et, tout en surveillant l'arrangement de la toilette, sort de sa poche une liste qu'il repasse.) Les accessoires ; voyons. (Lisant.) *Chapeau, manteau, voile*... Elle les apportera. *Table à thé* ; oui, je l'ai vue, elle est prête. *Eventail*.. (Un coup d'œil sur l'écrin) Je l'ai... Pour Poiseuil, un portefeuille... (Au valet de pied.) C'est bien ; ça va. Quand ces messieurs arriveront, vous ne leur direz pas que je suis ici, j'ai affaire, et dès que vous verrez Mlle Aubert, vous la ferez entrer. (Le valet de pied sort. — Sizyphe va ouvrir l'écrin, en sort un éventail d'écaille blonde et plumes roses, avec un chiffre en brillants, M. A., sur une des branches ; il l'ouvre et le regarde.) Il est joli... c'est elle qui l'est, jolie ! .. L'est-elle assez !... Je lui ai recommandé d'arriver de bonne heure... (La porte s'ouvre, Sizyphe referme l'écrin et le cache.)

BRIVES. — Ah ! cher ami ; on m'a dit que vous étiez là...

Pourquoi donc avez-vous fait changer l'installation de la petite Aubert?...

SIZYPHE, hésitant. — La lumière ne me paraissait pas...

BRIVES. — Ici, il fait noir comme dans un four.

SIZYPHE. — Justement; l'ensemble de la toilette d'Aubert se détachera mieux sur ce fond sombre.

BRIVES. — Vous croyez?... A propos, je voulais vous demander... Ne pensez-vous pas qu'à la scène deux, après le sonnet sur les étoiles, Poiseuil pourrait ajouter...

SIZYPHE. — Mais non; la pièce est très bien ainsi; n'y changez rien.

BRIVES, inquiet. — Vous croyez que ça marchera?...

SIZYPHE. — Parbleu, avec Aubert... Du reste, votre pièce est charmante.

BRIVES. — Je vous demande pardon, j'ai un trac fou; je ne puis m'occuper de rien...

SIZYPHE. — Tout est prêt, soyez tranquille... Et maintenant, laissez-moi, j'ai encore à revoir certaines choses...

BRIVES. — Bien; je vous quitte. Et merci encore... Vrai, vous croyez que ça marchera?...

SIZYPHE. — Mais oui, allez... allez! (Brives sort.) Est-il embêtant avec sa pièce... Il croit avoir refait *le Misanthrope*... Dix heures! c'est l'heure où j'ai dit à Aubert d'arriver; d'après son retard, je verrai si j'ai ou non des chances... Sapristi qu'elle est jolie!... Et puis, ce que j'éprouve pour elle est quelque chose d'agréable, et de pas gênant; un attrait... comment dirai-je?... un attrait purement physique... ce que je me fiche de son âme!... Elle a des yeux!... une taille!... quelle taille!... (Il tisonne et se plonge dans ses réflexions. Au bout de quelque temps, la porte s'ouvre.)

LE VALET DE PIED. — Si mademoiselle veut se donner la peine d'entrer...

SIZYPHE, bondissant. — Il n'est que dix heures un quart; j'ai des chances!...

MARGUERITE AUBERT, entrant. — Suis-je assez exacte!...

SIZYPHE. — Vous êtes un amour. Otez vite votre manteau.

LE VALET DE PIED. — La femme de chambre de Mademoiselle attend; faut-il la faire entrer?...

MARGUERITE. — Oui; merci, monsieur.

SIZYPHE, à part. — Elle appelle le valet de pied « monsieur »!... Enfin! (Haut.) Comment, vous faites venir votre femme de chambre?... Il était entendu que je vous reconduirais?...

MARGUERITE, riant. — Ne vous désolez pas. Je vais la renvoyer dans cinq minutes; elle m'apporte ma poudre, mon blanc, toutes mes petites drogues.

SIZYPHE. — Vous êtes déjà maquillée.

MARGUERITE, riant. — Oui; mais avec l'habitude que vous avez prise de m'embrasser tout le temps, je suis sûre que dans un quart d'heure tout mon blanc sera parti.

SIZYPHE, ravi. — Vous êtes gentille!!... (Il l'embrasse.)

MARGUERITE. — Qu'est-ce que je disais?... Tenez, la manche de votre habit est toute blanche. Venez que je vous brosse...

SIZYPHE. — Laissez donc; ce sera un souvenir de vous... A propos de souvenir...

MARGUERITE. — Vous allez me faire un petit cadeau?

SIZYPHE. — Juste! (Il va prendre l'écrin.) Tenez, ma petite Margot, ma gentille petite Margot, voici un éventail dont vous avez besoin pour la pièce...

MARGUERITE, contente. — C'est vous qui êtes gentil, mon petit Sizyphe... Vous n'avez pas peur de salir votre habit, encore une fois?...

SIZYPHE. — Oh!...

MARGUERITE. — Alors, embrassez-moi (Lui tendant son épaule.): là, tenez, à cet endroit-là, il n'y a pas trop de blanc...

SIZYPHE, l'embrassant. — Ah! oui, vous êtes gentille, et à un point!...

MARGUERITE, regardant l'éventail. — Il est tout à fait bien, vous savez?...

SIZYPHE. — Laissez donc; une bêtise.

Entre la femme de chambre.

MARGUERITE. — Ah! c'est vous, Marie? Donnez-moi mon sac. (Pendant qu'elle ouvre le sac et en tire un tas de petits flacons, de brosses, de houppettes, Marie examine Sizyphe du coin de l'œil.) Mon blanc, mon rouge... et le crayon bleu?

MARIE. — L'habilleuse l'a mis tout à l'heure au théâtre.

MARGUERITE. — Oui; le voilà. (Elle passe en revue tous les objets placés sur la table.) J'ai tout... Eh bien, Marie, je n'ai plus besoin de vous, vous pouvez rentrer... Ah! remportez mon éventail. (Regardant Sizyphe.) J'en ai un plus beau...

MARIE, à part, examinant Sizyphe avec plus d'attention. — C'est lui qui lui a fichu ce cadeau-là... On va le revoir chez nous cet hiver; il n'était pas trop tôt; rien qu'avec « Monsieur », on s'embêtait ferme à la maison. (Haut.) Faudra-t-il que j'attende Madame?

MARGUERITE. — Non; adieu, Marie.

MARIE. — Adieu, Madame. (Elle sort.)

MARGUERITE, s'installant à la table. — Maintenant, savez-vous ce que vous allez faire?

SIZYPHE. — Vous embrasser?...

MARGUERITE. — Une fois, oui. Et, après, vous allez vous asseoir là, et rester bien tranquille jusqu'à ce que j'aie fini ma figure.

SIZYPHE s'asseyant. — C'est fait.

MARGUERITE, elle commence à se maquiller. — On n'y voit pas trop clair, ici!... (Regardant autour d'elle.) Ce n'est pas la pièce que Mme de Brives m'avait montrée hier?...

SIZYPHE, un peu embarrassé. — Non: j'ai pensé qu'ici vous seriez plus tranquille...

MARGUERITE. — Et les autres?... Floussac et Poiseuil, où sont-ils?...

SIZYPHE. — Là-bas... de l'autre côté...

MARGUERITE, riant. — Et c'est pour m'éloigner d'eux que vous m'avez fait installer ici?...

SIZYPHE, riant. — Je l'avoue... Vous ne m'en voulez pas trop?

MARGUERITE. — Non; si je suis laide, ça sera de votre faute.

SIZYPHE. — Vous serez toujours assez jolie pour moi!...

MARGUERITE, s'arrangeant les yeux. — Je ne vous déplais pas?...

SIZYPHE. — Seigneur!... (Il se lève et vient à elle.)

MARGUERITE, l'arrêtant — Chut!... Vos savez nos conventions?

SIZYPHE. — « Vos » conventions.

MARGUERITE. — C'est la même chose. Restez là et ne bougez plus. Une femme qui fait sa figure, c'est sacré!

SIZYPHE, se rasseyant. — Je me résigne. — Je peux parler tout de même?

MARGUERITE, absorbée par son « travail ». — Oui.

SIZYPHE — D'abord, ma petite Margot, j'ai à vous remercier.

MARGUERITE. — Voulez-vous m'allumer ma lampe à fers, vous serez bien aimable? (Sizyphe allume.) Me remercier de quoi?

SIZYPHE. — D'avoir été si exacte.

MARGUERITE, absorbée, faisant fondre à la flamme de la lampe une sorte de petite brosse imprégnée d'un enduit noirâtre semblable à du cirage solidifié (!). — Je m'embête tant chez moi, si vous saviez!

SIZYPHE. — N'y restez pas.

MARGUERITE. — Je n'ai pas de fortune, moi! (Elle se passe la petite brosse sur les cils.) Si j'en ai jamais, ce que je me conduirai bien!... Une rosière!

SIZYPHE. — Après la lettre. — Alors, dites donc, « ça » vous embête?...

MARGUERITE. — A crier!!!...

SIZYPHE. — Bah?... Voyons, il doit y avoir des jours...

MARGUERITE. — Oui; quand je suis seule! (Elle remet un peu de bleu sous les yeux.) Mais dès qu' « on » veut...

SIZYPHE. — Il me semble que... enfin que vous pouvez bien choisir...

MARGUERITE. — Mais non, je ne peux pas! (Elle se passe un peu de blanc gras.) Si vous saviez combien les hommes sont assommants!...

SIZYPHE. — Pour cela, je suis de votre avis. Je ne connais rien de bête comme leur insistance, quand ça ne « biche » pas. Ces... choses-là n'ont de mérite que quand elles sont volontaires...

MARGUERITE, se retournant brusquement vers lui, stupéfaite, la main en l'air, avec au bout des doigts des petits tas de blanc gras. — Eh bien!... vous êtes le premier homme que j'entende parler ainsi!...

SIZYPHE. — C'est peut-être que je suis le moins bête... ou le plus hypocrite.

MARGUERITE. — Tous font le même raisonnement stupide. Si on reste avec eux, c'est qu'on les aime, et, si on les aime, il faut que...

SIZYPHE. — Ça se touche...

MARGUERITE. — « Toucher, » toujours. Vous êtes bien tous les mêmes.

SIZYPHE. — Que voulez-vous, quand on est amoureux, il est bien difficile...

POISEUIL, entrant avec Floussac. — Ah! la voilà!... Bonjour, Marguerite. Pourquoi diable vous êtes-vous fourrée ici?

MARGUERITE, riant et regardant Sizyphe. — On a pensé que j'y serais mieux.

FLOUSSAC. — C'est cet animal de Sizyphe qui a eu cette idée-là?... Pour vous éloigner de nous.

SIZYPHE. — Vous l'auriez empêchée de s'habiller.

POISEUIL. — Et toi?

SIZYPHE. — Moi, j'ai été très tranquille, n'est-ce pas?

MARGUERITE. — Assez, oui.

FLOUSSAC. — Brives est dans un état affreux; il ne sait pas que vous êtes arrivée, et il nous rase avec sa pièce!...

BRIVES, entrant. — Ah!... mademoiselle, vous êtes là!... Êtes-vous prête?... Tout le monde est placé... Peut-on commencer?...

MARGUERITE. — Quand on voudra.

BRIVES. — Je voudrais vous demander, avant... Ne pensez-vous pas qu'à la scène quatre...

MARGUERITE. — Mais non, c'est très bien, je vous assure.

BRIVES. — Vous croyez que ça ira?

MARGUERITE. — Certainement; soyez tranquille.

BRIVES. — Allons, Poiseuil, Floussac, vous vous rappelez que c'est vous qui commencez?

FLOUSSAC. — Nous sommes prêts.

BRIVES. — Vous venez, Mademoiselle?

MARGUERITE. — Je vous suis.

POISEUIL. — Si on la laisse avec Sizyphe, elle va manquer son entrée.

BRIVES, inquiet. — Vous croyez?...

MARGUERITE, riant. — Pas de danger! (Brives sort avec Poiseuil et Floussac. — A Sizyphe.) Vous avez tout ce qu'il faut pour mon changement?

SIZYPHE. — J'ai tout préparé. D'ailleurs, je serai là, et s'il vous manque quelque chose...

MARGUERITE. — Vous n'allez pas dans la salle?

SIZYPHE. — Je me suis fait garder une place près d'une porte; et dès que vous sortirez de scène, je viendrai... Je ne vous embrasserai pas encore une fois?...

MARGUERITE. — Légèrement, alors.

SIZYPHE. — Tout ce qu'il y a de plus légèrement!... (Il l'embrasse.) En scène, maintenant. (Ils sortent.)

II.

APRÈS LA REPRÉSENTATION

MARGUERITE AUBERT et SIZYPHE en voiture.

SIZYPHE, — Allons! me voilà bien « pincé », moi!...

MARGUERITE, riant. — Pincé.. vraiment?

SIZYPHE, avec un gros soupir. — Oui, vraiment!...

MARGUERITE, très naïve. — Et ça vous embête?

SIZYPHE. — Dame!... parce que je ne sais pas si j'ai... si j'ai des chances?... (De mauvaise humeur.) Et puis, si vous croyez que c'est agréable; je vais certainement être malheureux, et...

MARGUERITE, riant. — Ce n'est pas la peine de me faire une scène!...

SIZYPHE. — Je suis stupide, vous avez raison. Mais, tenez, tout à l'heure, pendant que vous jouiez, j'avais plus de trac que vous!...

MARGUERITE, gentille. — Je sais bien; je vous ai regardé, vous étiez tout pâle...

SIZYPHE. — Vous voyez... (Il lui passe le bras autour de la taille.) Dites, ma petite Margot, est-ce que j'ai des chances... de toutes petites chances?... (En l'embrassant.) Je suis très amoureux de vous, Margot!

MARGUERITE. — Blagueur!

SIZYPHE. — Vous le savez bien.

MARGUERITE. — Mais non.

SIZYPHE. — Oh!...

MARGUERITE. — Sincèrement.

SIZYPHE. — Voyons!... vous ne pensez pas que, si j'ai passé toutes mes journées ici depuis trois semaines, c'est pour l'ineptie que cet excellent Brives vient de vous faire jouer?

MARGUERITE. — Je vous croyais très lié avec lui?...

SIZYPHE, mollement. — Certainement... Et quand je vous embrassais... car je vous embrassais tout le temps... c'était pour Brives aussi?...

MARGUERITE. — Non, sans doute. Mais je pensais que vous m'embrassiez en camarade?

SIZYPHE. — Merci!... ils vont bien vos « camarades »!... vous croyiez que ça ne me faisait rien, de vous embrasser?...

MARGUERITE. — Je croyais bien que ça vous faisait quelque chose, mais de là à être amoureux, comme vous dites...

SIZYPHE. — Je le dis parce que cela est.

MARGUERITE, sincère, sans méchanceté. — C'est embêtant!...

SIZYPHE. — Vous voyez bien!...

MARGUERITE. — Vous ne pourriez pas guérir ça?

SIZYPHE, souriant et l'embrassant. — J'aime mieux y céder... que « nous » y cédions.

MARGUERITE. — Mais, mon pauvre ami, je ne peux pas; je ne suis pas libre; « on » est tout le temps chez moi.

SIZYPHE. — Oh! si vous vouliez bien!... Vous ne m'avez pas l'air d'une petite personne à qui on fait faire ce qu'elle ne veut pas.

MARGUERITE, flattée. — Peut-être.

SIZYPHE, se serrant contre elle. — Je serais si peu exigeant!

MARGUERITE. — Les hommes disent toujours cela.

SIZYPHE. — Mais moi, je suis sincère.

MARGUERITE. — Maintenant, oui; mais après?

SIZYPHE. — Essayez, pour voir!

MARGUERITE. — Non, vraiment; c'est impossible.

SIZYPHE — Impossible?... (Ton vexé.) C'est que vous ne voulez pas.

MARGUERITE. — Et quand je ne voudrais pas?

SIZYPHE, piqué. — Vous en avez le droit.

MARGUERITE. — Ce n'est pas cela que je veux dire. Mais je vous croyais un bon camarade; je pensais que je vous plaisais, mais comme vous me plaisez, en ami...

SIZYPHE. — Ce n'est pas grand' chose!

MARGUERITE. — Et, tout d'un coup, vous me dites que vous êtes amoureux de moi...

SIZYPHE. — Très...

MARGUERITE. — Je ne m'en doutais pas, moi.

SIZYPHE. — Si je vous déplais...

MARGUERITE. — Mais non, vous ne me déplaisez pas, grande bête! (Elle s'appuie sur l'épaule de Sizyphe). C'est vous que je préfère; entendez-vous?... Vous avez été tout ce qu'il y a de plus gentil pour moi, tout à fait, tout à fait gentil et bon...

SIZYPHE. — Alors?...

MARGUERITE. — Que voulez-vous que je vous dise? Ça m'ennuie de vous faire de la peine...

SIZYPHE. — Me m'en faites pas! En conscience, je suis tout navré, ce soir. Je m'étais si bien habitué à notre bonne existence de ces dernières semaines, passant toutes mes journées avec vous. Et, maintenant, je ne vous verrai plus...

MARGUERITE, riant. — Faites faire une autre pièce à M. de Brives.

SIZYPHE. — Il a mis dix ans à faire celle-là!

MARGUERITE. — Eh bien, venez me voir!

SIZYPHE. — Vous n'êtes jamais chez vous.

MARGUERITE. — Venez me voir au théâtre.

SIZYPHE. — Vous devez toujours avoir un monde fou!

MARGUERITE. — Non, je vous assure. Et puis, je m'arrangerais.

SIZYPHE. — Pour de bon?

MARGUERITE. — Pour de bon. Sérieusement, venez un de ces jours.

SIZYPHE. — Quand?

MARGUERITE. — Quand vous voudrez; je joue tous les soirs, en ce moment.

SIZYPHE. — Cela ne vous ennuie pas?

MARGUERITE. — J'aime mieux cela que de rester chez moi, allez! si vous saviez comme je m'y embête!

SIZYPHE, souriant. — C'est peut-être bon pour moi, cela?...

MARGUERITE, riant. — C'est votre plus grande chance!...

SIZYPHE. — Petite Margot!...

MARGUERITE. — Allons, embrassez-moi encore une fois; nous voici arrivés, et je ne veux pas que (Montrant son cocher) Frédéric soit témoin de nos épanchements.

SIZYPHE. — Bonsoir, ma petite Margot chérie. (Il l'embrasse et cherche ses lèvres.)

MARGUERITE, se dégageant. — Soyez sage!... Sizyphe!... Voulez-vous?... Jean!...

SIZYPHE, la laissant. — Ça me fait plaisir, que vous m'appeliez Jean.

MARGUERITE. — Bonsoir...

Ils descendent, Sizyphe sonne.

MARGUERITE, avant d'entrer. — A un de ces soirs, n'est-ce pas?

SIZYPHE. — Certainement. (Il s'éloigne.)

MARGUERITE, le rappelant. — Et merci pour l'éventail... mon petit Jeannot!...

SIZYPHE, seul. — Je crois que ça y est!...

(*A suivre.*) T.

LA FIN D'UN EMPEREUR

C'était aux derniers jours d'un siècle. Les peuples, un peu partout, avaient pris conscience de leurs droits et secoué leurs tyrans : le respect des souverains s'était perdu. Cependant, dans un coin du monde, un honnête vieillard, chef d'un grand empire, vivait en paix avec ses sujets, sans souci des révolutions. Il régnait depuis un demi-siècle déjà et avait la réputation d'un sage : il ne songeait qu'à faire le bien. Un jour par semaine il recevait les indigents et écoutait avec patience le récit de leurs infortunes : il ne dédaignait pas même de les soulager. Les savants étrangers, qu'il admirait, répondaient volontiers à ses lettres, une fois la première défiance passée : il s'honorait du titre de membre étranger de leurs Académies.

Malheureusement, le cerveau de ce sage était tapissé de chimères : il remplaça la peine de mort par l'*incertitude*, ce qui est déjà un grand châtiment pour les coupables, toujours inquiets de leur sort. Ému des souffrances de quelques citoyens nègres de son empire, il supprima l'esclavage : il fut récompensé de cet acte généreux par les félicitations unanimes des peuples civilisés. Mais les propriétaires d'esclaves prirent moins bien cette manifestation humanitaire ; de plus, il se produisit un résultat inattendu : les nègres que, jusque-là, on nourrissait économiquement de coups de bâtons et de riz, devinrent très avides : la liberté leur donnait faim et ils se mirent à travailler et à manger beaucoup ; il en résulta un grand trouble pour les anciens citoyens.

L'empereur continua le cours de ses réformes et, pour étudier le mécanisme de l'enseignement public, se rendit en Europe ; il reçut un bon accueil de tous les gens de lettres qu'il visitait modestement ; l'amitié d'un empereur n'est pas encore chose commune, et, malgré son exotisme, on le considérait comme une relation flatteuse. La grande science qu'il croyait posséder ne frappait particulièrement personne : d'ailleurs, les hommages qu'il rendait semblaient une preuve de goût et cette réflexion suffisait.

Cependant il perdait peu à peu sa popularité dans son pays ; on n'avait rien à lui reprocher, mais ses goûts littéraires ne faisaient pas bonne impression à son peuple. On aurait voulu lui trouver quelques défauts permettant de l'aimer ; mais il était patient, bon époux, excellent père, chaste et philosophe. On résolut de s'en débarrasser.

L'empereur se trouvait un matin à la campagne et ébauchait un petit travail sur les aérostats, dont il attendait des résultats merveilleux ; pendant ce temps, quelques militaires décidés soulevaient le peuple de sa capitale ; or, il avait ordonné qu'on le laissât travailler en repos ; personne n'osa l'avertir des troubles qu'il aurait pu arrêter par quelques mots adroits, jetés avec chaleur au milieu de la foule. Les révoltés eurent tout le temps d'envoyer quelques troupes cerner la maison de l'empereur. La surprise du bon vieillard fut extrême, mais la philosophie l'emporta ; il resta quelques jours prisonnier dans son palais de San-Christovan et y composa un sonnet assez bon, qu'il oublia sur son bureau. On l'a traduit en ces termes :

Je ne maudis pas la rigueur du sort inique,
Quoiqu'elle soit cruelle et sans pitié
En m'arrachant le trône et la majesté
Quand je suis à deux pas de la mort.

Mon âme est forte contre les alternatives des passions,
Car elle connait bien leurs changements irréfléchis,
Nous donnant un jour le vrai bonheur
Et le lendemain, nous refusant même une consolation.

Mais la douleur qui afflige et qui tue,
La cruelle douleur dont l'âme pleure,
Qui frappe au cœur et le brise,

C'est de voir souiller la main à la dernière heure
Par cette même bouche adulatrice et ingrate
Qui jadis la couvrait de baisers.

Ainsi l'empereur se consolait de sa mésaventure ; on l'embarqua sur un bateau qui partait pour l'Europe, et pour lui montrer que l'on n'avait nulle inimitié contre lui, son peuple lui fit une pension, qu'il accepta.

Puis il voyagea, sans se réjouir ni s'attrister ; un peu las, il vint s'établir en France, à Paris, pour y retrouver les savants, ses amis. Il éprouva dans leur société quelques déboires qu'il supporta avec une force d'âme remarquable : se trouvant un jour au cours d'un professeur du Collège de France, il se laissa bercer par le rythme des phrases étrangères et glissa peu à peu dans le sommeil ; pendant son rêve, comme il s'agitait, il heurta le pied de son voisin, un Anglais roux ; celui-ci prit mal la chose et donna un grand coup de pied à l'empereur, qu'il ne connaissait pas ; l'ayant réveillé par ce mauvais procédé, il lui reprocha, en outre, vivement, son attitude inconvenante.

Un seul trait montrera toute sa bonhomie :

L'empereur aimait à errer dans Paris, sans guide ni suite ; il allait volontiers à Saint-Denis examiner les tombes des rois de France ; un jour qu'il revenait, méditatif, de cette promenade funèbre, il aperçut l'omnibus qui dévalait devant lui. Aussitôt, il se mit à courir après, mais le conducteur ne fit nulle attention à ce vieillard : il s'arrêta. Il aimait à conter cette anecdote en ajoutant : « Je ne pouvais cependant pas lui crier : Arrêtez ! Je suis l'empereur du Brésil ».

Jusqu'au dernier jour, cet homme excellent se préoccupa d'orner son esprit et de faire profiter les autres de ses lumières : il suivait assidûment les séances de l'Académie des sciences et s'intéressait à toutes les communications ; un jour que l'on discutait la réalité de la foudre en boule, il se leva et affirma que, dans sa jeunesse, pendant qu'il traversait à cheval les forêts du Brésil, il avait souvent été témoin de ce phénomène. Il ne laissait échapper aucune occasion de prendre la parole : bientôt le bureau, inquiet, décida de ne plus insérer ses communications.

Il eut encore quelques satisfactions : pendant son dernier été, il reçut une couronne aux jeux floraux d'Avignon, présidés par M. Constans, pour une traduction en vers provençaux de poèmes hébraïques écrits dans le Comtat Venaissin.

Mais, enfin, son amour de la science lui coûta la vie : un jour qu'il sortait de l'Institut tout échauffé de plaisir, il prit froid et s'alita pour ne pas se relever. La veille de sa mort, ne pouvant dormir, il pria son professeur de sanscrit, qui ne le quittait plus, de lui faire une lecture en cette belle langue. Il tomba bientôt après dans un état comateux.

La chambre où mourut l'empereur était fort simple et toute tendue de reps bleu ; c'était au premier étage d'un hôtel ; on voila de crêpe les deux reverbères du trottoir. Les nombreux et augustes parents du défunt envoyèrent des fleurs magnifiques ; le corps fut déposé sur un lit de fleurs odorantes et de superbes orchidées ; à ses pieds, on plaça un petit sac de toile, rempli de terre du Brésil...

LUBIN.

DISCUSSION DU BUDGET[1]

(SCÈNES ET MONOLOGUES)

Budget de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

La première partie de ce budget varie tous les ans, selon l'âge des enfants. Il est à peu près fixe. Si on commence des leçons pour l'un, on les cesse pour l'autre. Monsieur paye les collèges, les répétitions particulières ; madame, « les leçons d'agrément, » les cours, les manèges. Vraiment, il n'y a trop rien à dire sur celui-là.

Madame s'occupe seule des beaux-arts, ce qui n'est pas une petite affaire. La subvention à l'Opéra sous la forme d'une quinzaine ; et encore si on passe l'hiver dans le Midi ou si on doit revenir tard de la campagne, on s'en débarrasse facilement en se réservant un mois ou deux : mai et juin. Monsieur a son fauteuil à l'année — un autre jour que celui de la loge de sa femme — et y va quand il lui plaît. Ce n'est pas une dépense.

Au Théâtre-Français, une quinzaine suffit. On avait même parlé, cette année, de ne plus garder la loge. A quoi bon voir mal jouer une foule de pièces qu'on a vu montées supérieurement autrefois ? Mme Pierson ou Mme Loyd dans le grand répertoire !!! Et puis ce n'est pas très cher. On peut, avec *Œdipe* et *les Précieuses ridicules*, faire des politesses à prix très réduits.

La seule nouvelle dépense, cette année, sera un abonnement à l'Opéra-Comique. On a pris une loge avec des amis. Qu'est-ce que l'on ferait le samedi jusqu'au mois de mai, puisqu'on ne se décide plus à recevoir maintenant qu'à cette époque ?

Le Conservatoire et Lamoureux, c'est sacré. Un dimanche le Conservatoire, un dimanche Lamoureux, « pour donner aux enfants le goût de la musique. » Colonne, les jours de *Damnation* ou de grande solennité. Votée aussi, sans aucune discussion, la subvention à tous les concerts Paderewski, quelque nombreux qu'ils soient.

A ajouter quelques cachets d'artistes si on veut faire un peu de musique chez soi, amuser les gens après dîner, et puis un assez fort crédit pour les billets de concerts forcés, qui n'ont, cependant, rien de commun avec les beaux-arts, qui entreraient plutôt dans la catégorie des charités (voir les Cultes).

De la peinture ? On n'en achète pas, on ne peut plus acheter

1. Voir le numéro du 5 décembre 1891.

même un tableautin au prix où est l'huile ou l'eau, voire même le pastel. Si on mettait la main sur un peintre idéal, qui ait déjà une grande réputation et qui ne prenne pas cher, peut-être se déciderait-on à faire faire les « têtes » des enfants. Cette génération ne laissera d'elle que des Carolus ou des photographies.

Les livres ? Dépense flottante qui n'existe pas. Achète-t-on une demi-douzaine de volumes à 2 fr. 75 ? Monsieur a à son cercle tout ce qui paraît d'intéressant. Madame, avec ses revues, les journaux, en a une teinture suffisante.

Budget des Affaires étrangères.

Sous cette rubrique, on comprend les voyages, les déplacements. Une année, on fait un tour en Italie, une autre année en Espagne, en Belgique et en Hollande entre deux grands déplacements. Un été on est allé s'installer dans l'île de Wight pour toute la saison ; une autre fois, en Allemagne, pour que « les enfants entendent de l'allemand ». L'année dernière, on a voulu voir ce que c'était que cette fameuse *Season* à Londres ; pour cet hiver, on a de grands projets que le choléra seul pourra contrecarrer. Le Midi et ses carnavals ayant donné tout ce qu'ils pouvaient donner, un peu blasés sur ses joies, on a envie de pousser jusqu'en Egypte.

Monsieur a commencé par faire un bond !...

— Pourquoi pas?... Tout le monde y va maintenant. Il n'y a rien de plus facile. Nous partons demain... par exemple...

Un autre bond de monsieur.

— ...Demain samedi 12, nous sommes le 16 à Louqsor. Il ne faut pas croire que c'est très cher. Nous passons trois mois à Louqsor. Il y a un hôtel merveilleux, tout compris, de vingt à vingt-cinq francs par jour, par personne... Nous dépensons plus que ça à Cannes, chez nous. Après un tour au Caire, nous remontons jusqu'à la première cataracte... Et puis j'ai toujours eu envie de voir les Lieux saints .. Nous ne sommes pas loin !

— Et les Indes?

— Ce serait un peu plus tard... Nous en reparlerons une autre année.

C'est une grosse affaire qu'il faut étudier... On verra... On ne s'embarque pas à la légère dans une aventure pareille sans avoir consulté des gens sérieux... Comme tous les ans, on se contentera de louer une villa à Nice, à Cannes ou à Menton. Il faudra encore s'amuser une fois au carnaval, aux batailles de fleurs, aux corsos multicolores de tout le littoral, et on poussera de temps en temps sa petite pointe jusqu'à la première cascade de Monte-Carlo.

Budget des Cultes.

Autrement dit des charités. Uniquement l'affaire de madame. Monsieur a sans doute ses petits cultes particuliers, mais nous n'avons pas à nous en occuper, cela rentre dans le département des fonds secrets.

Jamais on n'a eu moins d'argent, moins de revenus. Jamais on ne vous en a demandé autant. L'Église elle, au contraire, est tout ce qu'il y a de plus raisonnable. Ses chaises à Paris, quelques billets de cent francs à son curé, son banc à la campagne, une petite rente au recteur, aux sœurs, à l'orphelinat, à l'ouvroir, à l'asile des vieillards. On ne peut rien dire, c'est trop juste. Cela vous fait déjà Paris et la campagne. Vous voyagez, vous êtes aux eaux, vous passez l'hiver dans le Midi ; tout ce qu'il y a de sœurs d'ordres mendiants sur la terre à vingt lieues à la ronde viennent se suspendre à votre sonnette. Même sur les bateaux à vapeur, vous trouvez des petites sœurs des pauvres ; c'est admirable, mais vous avouerez que c'est abuser... Ces pauvres femmes s'imaginent qu'elles seules font la charité. O ! mes sœurs, si vous vouliez changer avec moi ! Vous n'avez pas de vieux domestiques paralysés à pensionner, d'anciennes institutrices bancales à subventionner, de petits jardiniers à envoyer à l'école...

Et les lettres de quêtes à Paris ! Pendant longtemps j'ai donné vingt francs. On a abusé : j'ai donné dix francs. Je crois que cette année je vais prendre une mesure générale et mettre tout le monde à cent sous. Des gens immensément riches vous demandent votre offrande pour une œuvre qu'ils patronnent. Je suis désolé qu'il y ait des pauvres, des infirmes à Ménilmontant ou à la Glacière, mais il m'est absolument impossible de rien faire pour eux. Si j'étais immensément riche, je ne demanderais rien à personne. On devrait agir avec un peu plus de discrétion et ne pas inonder de lettres de quêtes les personnes qui se sont conduites avec vous de la manière la plus discrète. Il y a encore plus fort que tout ça, ce sont les personnes qui vous rendent vos politesses en lettres de quêtes. Je n'ai jamais pu digérer le fait suivant : Je donne ma loge à une famille de mes amis Batladèche numéro un. Il est vrai qu'on jouait *les Huguenots* avec Mme Adiny, peut-être *Faust* avec Mme Lureau ; pour eux, c'était splendide. Crac... huit jours après, une demi-douzaine de billets de concert pour la maison de retraite des Saints-Archanges. Je les ai renvoyés sans un mot, ou plutôt avec un mot : « J'espère que vous avez passé une bonne soirée à l'Opéra ? » Il y a plus fort que ça : j'avais *une* professeur de chant, qui a mal tourné du reste. Elle était mariée. Son mari se bat en duel avec un de ses correspondants. Ne connaissant personne, elle supplie mon mari d'être témoin du sien. Vous savez si c'est amusant ! Se lever à quatre heures du matin, les landaus, les médecins... Voilà des gens qui auraient dû m'adorer toute leur vie. J'aurais pu changer d'heure de leçon tant que j'aurais voulu...

Pas une visite, huit jours après, pour deux cents francs de billets pour son concert annuel ! Il est vrai que son mari n'avait même pas reçu la plus petite égratignure.

Dix francs aux lettres de quêtes quand je connaîtrai les gens ; cinq francs quand je les connaîtrai très peu et qu'ils n'auront pas été grossiers avec moi. Rien du tout aux personnes avec lesquelles on n'est même pas en relations de visites.

Budget du Ministère du Commerce.

— Cette année, je compte ne rien dépenser pour mes robes...

Mouvement de satisfaction de Monsieur :

— Peut-on vous demander pourquoi ?

— Parce que j'ai tout ce qu'il me faut. Avec trois ou quatre costumes... Mais je vais être forcée de faire ce que l'on appelle un virement. J'emploierai en manteaux le crédit que je m'affecte ordinairement pour mes robes.

Monsieur devient inquiet, soupire.

— Je vous écoute.

— Cela vous ennuierait.

— Vous avez une façon de présenter les choses qui est toujours nouvelle pour moi, et ce qui est imprévu ne peut jamais être ennuyeux.

— Eh bien, je vais vous faire bondir tout de suite. Il me faut douze manteaux.

— Douze manteaux!

— Oui. Douze. Écoutez-moi cinq minutes et vous me direz si je ne suis pas la femme la plus raisonnable de la terre. N'ayant pas été à Paris depuis trois hivers, je n'ai que des antiquailles... Je commence : il me faut deux manteaux pour le matin, vous savez, je sors tous les matins pour mes courses, mes commandes, je dis deux. Si je n'étais pas la raison même, je dirais trois. Il y a des matins où il fait très froid, d'autres où il fait très lourd. Vous reconnaîtrez qu il y en a aussi entre les deux ; eh bien, je renonce à un manteau pour ces matins-là. Nous disons deux. Pour le jour, il m'en faut bien un habillé et un plus simple. De deux nuances très tranchées, un de lainage, de drap, mais tout ce qu'il y a de plus élégant, un en soie ou en velours tout ce qu'il y a de plus simple. Vous ne voudriez pas que je porte le même manteau vert ou loutre tout l'hiver ? Cela fait quatre. Mes zibelines, je vais les faire arranger pour un manteau de gala, pour les mariages, cela fait cinq. Je n'ai absolument rien à me mettre pour aller aux enterrements. Il me faut une veste Louis XIII en astrakan. Six, n'est-ce pas ? Pour le soir, j'ai besoin de deux sorties de spectacle, une chaude en chèvre du Thibet pour ces horribles sorties de l'Opéra où on attrape la mort ; une plus habillée, plus chic, très drapée, pour faire antichambre dans les halls. C'est très éclairé et on est vue de tout le monde. Six et deux, huit. Il me faut aussi... — j'ai tout compté, je ne parle pas à la légère, — un petit manteau-mantelet, quelque chose de très léger, de flou, dentelles ou plumes, pour la saison des concerts. On étouffe chez Érard ou chez Lamoureux, vers le mois de mars ou d'avril. Un seul manteau, il n'y a rien à dire. Aucun ne me donnera plus de mal que celui-là, — il y a trois mois que j'y pense, — il faut qu'il soit assez léger pour pouvoir en mettre un autre par-dessus pour les sorties de concert. Nous sommes à neuf. Vous ne me refuserez pas un manteau de voyage, n'est-ce pas? Autrefois on mettait un vieux n'importe quoi, maintenant on n'est jamais assez chic pour monter en wagon. Onze. Douzième et dernier, quelque chose pour les courses, ou chaud ou léger,

PROJETS D'HIVER



C'est décidé, elle ne sortira presque plus, elle en a assez de ces grands tra la la chez les gens. On ne s'y amuse pas, on bâille à la musique. Avec cette rage de soirées *artistiques* on a banni le seul véritable agrément des salons, celui, pour les hommes et les femmes, de s'y rencontrer, d'y causer, d'y flirter. Les pauvres femmes sont parquées dans un salon ou deux ; les malheureux hommes restent debout dans les portières ou les couloirs, et quand, par hasard, une jonction s'opère, les bonnes langues de s'en venger!!! Donnera quelques dîners intimes selon la bonne formule : « Plus que les Grâces, moins que les Muses. » (Dès qu'il y aura cinquante personnes réunies quelque part, rassurez-vous, vous *la* verrez apparaître.) Jupe de satin mauve brodée d'argent et de perles avec gorgerin pareil. Veste Louis XIII, grand col de Venise, larges manches entr'ouvertes sur une seconde manche brodée.

C'est décidé, elle ne donnera pas de grande machine cet hiver, elle se rappelle trop les soucis qu'elle a eus pour monter une pauvre petite pièce en trois actes d'Ibsen ; le nombre de visites, de lettres, de *poses* chez elle pour former sa troupe d'amateurs, les acceptations, puis les refus, les froissements, puis les brouilles, les défections aux répétitions, le « flirt » par trop établi entre « Norah » et Henrich, les potins que ça a fait et le divorce que ça a failli entraîner ; les notes *miel* et *vinaigre* des journaux, son hôtel bouleversé, etc., etc. Des dîners et trois grands bals, c'est tout. Donnera les dîners, les bals. (Mais que quelqu'un lui parle d'un drame en cinq actes inédit, russe, norvégien ou danois, elle, son hôtel et ses amis se remettront en branle.) Fourreau de velours artistique couleur abricot, zibeline au décolletage et tombant en épaulières avec volant de gaze de soie abricot.

Comment fera-t-elle ? C'est que tout est changé dans sa vie ! Elle aime... elle est aimée... La question : « Quand vous reverrai-je ? » lui est posée tous les jours. Elle tient absolument à *le* voir tous les jours à cinq heures, et quelquefois le matin, pour lui faire « une gentille surprise ». Espère ne jamais lui donner la déception des *petits bleus* qui disent : « *Impossible aujourd'hui.* » Prendra l'habitude de sortir tous les matins pour qu'une sortie exceptionnelle ne donne pas à penser... Ecourtera ses visites l'après-midi afin d'en avoir abattu pour cinq heures un nombre suffisant à l'emploi d'une journée entière. Et puis, l'amour l'inspirera. (*Il* l'attendra tous les jours, elle viendra deux fois sur cinq. Il sera commandé, décommandé, recommandé à tous propos et les *petits bleus* pleuvront chez lui. Ils seront peut-être néanmoins parfaitement heureux.) Grand manteau ne dessinant pas trop la taille ; on est si facilement reconnue à la tournure, et le grand manteau cache toutes les fantaisies des dessous. Mantille de Chantilly qui pare à toute rencontre.

La vie qu'on mène est stupide, elle le reconnaît : des visites, des stations interminables chez les couturières et les modistes ; encore des visites, des commissions pour les uns et les autres, des flâneries dans les magasins, et les aquarellistes et les deux salons, comme pâture d'art ! quand il y a tant de choses intéressantes à voir à Paris et qu'on ne connaît pas ! Se lèvera à huit heures ; à dix heures, aura donné ses ordres pour la journée, sera prête à sortir, et *désormais* fera toutes ses courses, ses essayages le matin. Se réservera tous les jours de deux à quatre pour revoir le Louvre, le Luxembourg, Cluny, le musée Carnavalet, les gravures, les estampes à la Bibliothèque, assister quelquefois à une conférence intéressante à l'Odéon, au collège de France, à la Bodinière, etc., etc. Plusieurs de ses amis se sont mis à ses ordres pour l'escorter, la piloter, lui faire les honneurs du Paris artistique ; ce sera charmant ! mais ça ne se réalisera pas ! — Costume de drap sombre, jupe sans couture, deux rangs de queues de bison dans le bas avec rangs de jais intercalés ; veste longue entièrement soutachée de larges tresses et brodée de jais, sauf les manches peu garnies. Etole et manchon de bison. Capote noire à brides blanches, face-à-main, flacon, glace de poche, etc., etc.

Mariée depuis trois ans, n'a pas encore reçu, voudrait donner quelque chose ; quoi ? une soirée, un bal ? Une soirée comporte de la musique et au moins une comédie. Elle rêverait d'avoir Coquelin, Reichenberg et Yvette : elle a fait demander ; ça lui coûterait trois petits cachets de cinquante louis, ses beaux-parents la feraient interdire. Un bal alors, avec souper à petites tables ? Est-ce que ce serait bien gai avec les têtes vénérables que toute famille possède ? Et puis, il y a la belle Mme X... qu'il faudrait inviter, elle ne sait rien... son mari a juré que... jamais ! Cependant... (Après avoir combiné, s'être rabattue sur des étoiles de deuxième grandeur, dressé les listes d'invitations, devra renoncer aux plaisirs du monde pour goûter les joies de la maternité.) Déshabillé Watteau modernisé.

C'est décidé, elle renonce aux grandes auditions, cet hiver ; du reste, elle n'en a plus les éléments ; Jean, avec qui elle aimait tant chanter et... répéter, n'est plus à l'Opéra. Mme X..., qui acceptait facilement les seconds rôles, ne s'en contenterait plus. Untel vient de se marier, et Untel est nommé attaché à Pétersbourg, son noyau n'existe plus, il est difficile de le reformer, et que de tracas !! La scène à construire, la maison envahie, les critiques des deux cents amis, elle s'évitera tout ça ; ses quinzaines de musique lui suffiront parfaitement. (Avant le mois de janvier aura fait construire une salle spéciale avec l'orchestre en contre-bas ; s'inspirera de toutes les traditions de Bayreuth, fera venir des artistes de Vienne et fera entendre à trois cents amis ce qu'*Elle* appelle du Wagner ; on pourra comparer, après, à l'Opéra !) Robe juive en crêpe velouté sur un fourreau de satin rosé, épaulettes de pierreries.

Vingt-trois ans. Ne compte plus les bals, les cotillons, les soirées, les concerts auxquels elle a assisté, dansé, flirté à outrance. Elle en a par-dessus la tête et sent que le moment est venu de faire une fin. On lui a dit sur tous les airs qu'elle était jolie, troublante, captivante, elle a été serrée, pressée, respirée par tous ses flirts, mais de propositions sérieuses peu ou point. A épuisé les plaisirs que le monde peut offrir à une jeune fille, veut connaître ceux qu'il tient en réserve pour les jolies femmes... Où est le mari ? Changera de tactique, braquera ses batteries sur *un qui épouse* et en quelques bals, avec attentions, conversations et regards spéciaux, quelques effets de *sortie de messe* à Saint-Augustin ou la Madeleine (à cause de l'escalier), enfin le petit *crescendo* voulu, la conquête sera faite, le contrat signé, etc., etc. — Robe d'une extrême simplicité mais moulant tout, cheveux tordus puissants, sur la nuque.

Déjà l'année dernière s'était regardée franchement dans sa glace... s'était dit qu'elle pouvait encore lutter ; le succès lui avait donné raison quoique ses entrées ne fissent plus sensation ; elle n'était plus *sûre* d'elle, tout dépendait de son teint plus ou moins reposé, d'une coiffure seyante, d'une toilette réussie. N'importe, elle comptait encore parmi les femmes que les hommes recherchent... avec arrière-pensée. Cette année, elle se remet encore devant sa glace... ne se dit rien et ne renonce pas ! Le teint sera un peu plus fatigué, la coiffure seyante presque introuvable, la couturière en verra de grises et les empressés seront rares. (Allons, du courage, renoncez-y... ou du moins ayez l'air, assurez-vous un cordon bleu, faites-vous une maison agréable, et qui sait, ce que vous ne trouviez plus viendra peut-être encore à vous, par reconnaissance de l'estomac.)

selon le temps qu'il fera, tout à fait sans façon, dans quoi on peut s'envelopper dans les tribunes, ou pour faire un tour au pesage. J'ai dit.

— Vous m'ouvrez un monde de réflexions : je crois qu'il me faudra aussi douze manteaux : un pour les enterrements légers, je veux dire un léger pour les enterrements d'été ; un chaud, pour les églises qui n'ont pas la réputation d'être très chauffées ; un, pour m'appuyer sur la terrasse du cercle les jours d'humidité ; un, pour aller à l'Opéra les soirs d'orage...

— Je vous répète que ce sera ma seule dépense de l'année. Quand on ne reste à Paris que trois ou quatre mois, il faut pendant ce temps être plus chic que les autres ; sans cela on dit que vous vous enterrez à la campagne par raterie. Aimez-vous mieux que nous partions pour Louqsor ? Je renonce tout de suite à mes douze manteaux.

— Vous en avez oublié deux : un pour la patrie des Pharaons, un pour les Lieux Saints...

— On ne peut pas parler cinq minutes sérieusement avec vous... Je sais très bien que vous ne me demandez aucun compte de ce que je dépense, que vous avez la plus grande confiance en moi. C'est justement pour cela que je tiens à vous montrer que ce n'est qu'après avoir mûrement réfléchi que je me livre à la moindre dépense, et que je ne suis pas de ces femmes qui ne peuvent sortir sans avoir envie de tout acheter...

Fonds secrets.

Nous n'en parlerons pas. Tout le monde connaît l'emploi qu'on en fait. On ne les vote pas publiquement, on les prend, quelquefois on les accepte et ils sont toujours les bienvenus. Ils arrondissent ce pauvre budget qui n'est jamais suffisant, et qui se solderait en déficit. L'apologue du petit pain d'un sou des *Lionnes pauvres* sera éternellement vrai. Mais nous n'avons rien à y voir. De quoi nous plaindrions-nous si c'est à nous qu'on l'offre, le petit pain d'un sou, s'il est bien doré, bien croustillant, paré avec goût sur une jolie serviette bien damassée, coquettement pliée, sur une assiette de fine porcelaine, entouré de cristaux élégants et d'une argenterie resplendissante, s'il accompagne surtout un bon plat, si la lampe éclaire bien les fleurs fraîches ?

KITT.

ET LE PARAPLUIE ?

On n'a pas oublié quelles discussions a soulevées, il y a quelque temps, dans la presse, certain passage de l'*Histoire de Louis-Philippe*, par le marquis de Flers : était-ce dans une voiture du Château ou dans un simple fiacre que le roi avait quitté les Tuileries, le 24 février ?

On paraît fixé aujourd'hui sur ce point : on n'en sait rien du tout. Mais il reste une autre question qui a aussi son importance et qui nous semble avoir été tout à fait négligée : le roi, comme on l'a dit, est-il vraiment parti avec son parapluie sous le bras, ou est-ce encore une légende ?

Nous avons lu et relu à peu près tout ce qui a été écrit sur la Révolution de 1848, cela ne nous a pas suffi. On sait avec quelle conscience *la Vie parisienne* se livre à ses enquêtes. Elle s'est adressée directement à la famille royale, à tous les personnages survivants ayant joué un rôle à cette époque, comme aux plus modestes serviteurs de la royauté.

Il lui a plu des réponses, — c'est le cas de le dire. — Elle met les principales, celles qui lui ont paru les plus curieuses, sous les yeux de ses lecteurs, très fière d'apporter son humble petite pierre dans l'édification si compliquée de l'histoire moderne.

NOTE DE LA RÉDACTION.

« J'ai raconté dans mes *Soixante ans de souvenirs* le départ de la famille royale des Tuileries. Je ne puis donc y revenir. Je répéterai seulement que, le 24 février, il faisait un temps magnifique ; c'était même une véritable journée de printemps. Le roi n'avait aucun parapluie à la main ou sous le bras, comme on l'a prétendu. Odilon Barrot, Thiers, Rémusat me l'ont affirmé cent fois. C'était peut-être l'ombrelle en-cas de la reine que le roi a tenue à la main pendant que celle-ci montait en voiture.

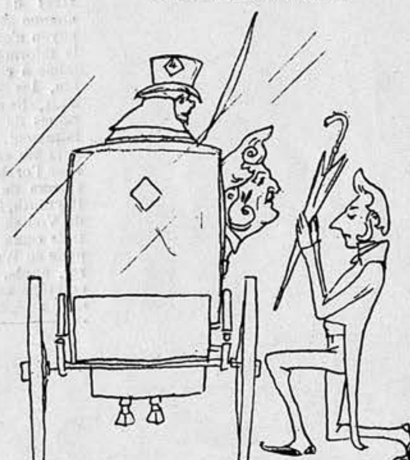
« E. LEGOUVÉ »

« Tout le monde a présent à la mémoire le temps horrible qu'il faisait le 24 février. C'était une vraie tempête. Mon père, aide de camp de service du roi, accompagna la famille royale jusqu'à ses voitures en tenant un parapluie ouvert.

« Berthois, s'écria le malheureux monarque, j'ai bien envie de prendre votre parapluie.

« Et mon père le passa par la portière de la voiture, qui était déjà fermée.

« A. DE BERTHOIS. »



« J'ai entendu, étant petite fille, dire bien souvent à mon père, M. Duchâtel, Ministre de l'Intérieur, que le roi, au moment de la Révolution de février, souffrait d'une attaque de goutte et que c'est en se soutenant avec une canne-béquille qu'il avait quitté les Tuileries pour prendre le chemin de l'exil.



« DUCHESSE DE LA TRÉMOÏLLE

« (née Duchâtel). »

« Je me rappelle ces douloureux événements comme si j'y assistais ! Mon père, selon une habitude qu'il avait contractée pendant son premier exil, ne sortait jamais sans tendre la main pour voir s'il pleuvait. Le temps était assez nuageux, le 24 février. Monté en voiture, dans la première voiture, il se pencha à la portière et s'écria :

« — Clémentine ! je crois que nous ferons bien de prendre un parapluie.

« Et je lui tendis le mien.

« PRINCESSE CLÉMENTINE. »



« Médecin de la famille royale, avant son avènement au trône, pendant son règne, durant tout leur exil, mon père m'a bien souvent raconté que, pas plus le 24 février que les autres jours, le roi ne portait de parapluie. C'était même un sujet de petites discussions tout amicales entre le roi et la reine :

« — Je t'assure qu'il va pleuvoir...

« — Mais non, mais non...
« — Ce que je t'en dis, c'est à cause de ton chapeau neuf.

« Guéneau de Mussy. »

—

« Mon père était, avec M. Thiers, dans le cabinet du roi au moment où il a signé l'acte d'abdication. Il passa une redingote, mit son chapeau gris et chercha son parapluie. Ne le trouvant pas, il prit le premier qui lui tomba sous la main, le regarda : « Ce n'est pas à moi. » Il le prit en ayant l'air de dire : « Ma foi ! tant pis. » Mon père assistait à cette petite scène muette très ému, comme bien vous pensez. Il ne dit rien. C'était son parapluie, un parapluie vert avec une tête de singe. Je le vois encore. Il était très grand et nous avait tous abrités pendant mon enfance.



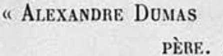
« Mme Peigné-Crémieux. »

—

« Lorsque j'appris le départ de la famille royale, je me précipitai aux Tuileries. Je voulais embrasser une dernière fois mon roi, pour lui montrer que je ne lui en voulais pas, que j'avais oublié l'interdiction du *Roi s'amuse*. Ce que c'est que les légendes ! C'est moi qui tenais à la main un parapluie de taffetas marron avec une boule d'ivoire, et je l'ouvris pour garantir le roi de la pluie, qui tombait à verse en ce moment.



« Alexandre Dumas père. »



—

« Si mon grand-père avait emporté quelque chose des Tuileries, ce n'eût pas été un parapluie, mais son épée, celle qu'il portait à Valmy et à Jemmapes !

« Duc de Chartres. »

—

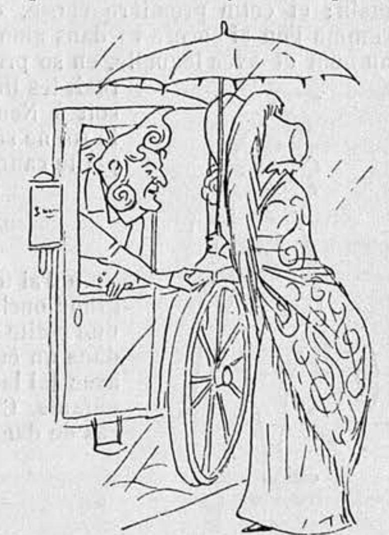
« Mon père m'a bien souvent raconté un petit fait peu connu, relatif au départ du roi Louis-Philippe, et qui me paraît de nature à clore le débat. Ce n'était ni une canne ni un parapluie qu'il portait à la main lorsqu'il monta en voiture, mais *un étui vert* dans lequel on avait mis la sarbacane du petit duc d'Alençon, qu'on n'avait pu décider à monter dans la voiture du roi et de la reine qu'en lui promettant d'emporter son joujou.



« Marquise de Gallifet (née Laffitte). »

« Je crois pouvoir certifier que la famille royale est partie des Tuileries sans parapluie, et voici sur quoi je base mon allégation : comme ma mère faisait ses adieux à la reine, l'embrassait et lui demandait si elle ne prenait rien de plus chaud pour se garantir, — l'hiver était terrible, — ma mère, dis-je, se dépouilla d'un châle des Indes qu'elle mit sur les épaules de la reine qui, entre parenthèses, le lui a renvoyé d'Angleterre. Elle voulait aussi lui donner son parapluie, mais la reine refusa absolument et, désignant le chapeau de ma mère en souriant tristement :

« — Vous perdriez vos marabouts ! Ce serait dommage. Nous sommes en voiture, nous n'en avons pas besoin.



« Vicomte O. d'Haussonville. »

—

« Dans les petits *Mémoires secrets* que je suis en train d'écrire, je raconte une anecdote dont vous aurez la primeur et *tout à fait inédite*.

« Le roi Louis-Philippe est parfaitement parti avec un parapluie ; mais je vous dirai, comme dans les romans-feuilletons, avec quel parapluie ? Ce parapluie n'était pas le sien, il appartenait à un de mes amis, le comte Per... Vous allez me demander comment un parapluie appartenant au comte Per... pouvait se trouver entre les mains du roi. C'est bien simple : un très auguste personnage, qui m'honorait alors de ses visites, en s'en allant, avait, par distraction, pris celui du comte pour le sien et l'avait emporté aux Tuileries. C'est donc avec un parapluie du comte Per..., pris chez moi, que le roi Louis-Philippe a quitté les Tuileries.



« Alice Oz... »

—

« On sait que le roi et la reine se sont arrêtés quelques instants dans une auberge, à un des premiers relais après Évreux. Mes parents tenaient cette auberge. J'étais alors toute petite fille, je me rappelle pourtant très bien que le roi me prit sur ses genoux et me fit jouer avec un beau parapluie rouge, à bec de corbin, comme c'était la mode à ce moment, pendant qu'on changeait les chevaux de ses voitures.



« Marie Benoit. »

—

« Pour moi, historien de la vie de Berryer, je ne crois pas que le roi Louis-Philippe soit parti avec son parapluie à la main, du moins le sien, car j'ai en ma possession, dans ma collection d'objets d'art, un parapluie, celui du roi : il est à son chiffre et aux armoiries de la Maison de France. Il a été trouvé dans le sac des Tuileries. M. Berryer l'a parfaitement reconnu pour être celui du roi. Il est en soie bleu changeant, avec un manche en ivoire.

« Vicomtesse de Janzé (née de Choiseul). »

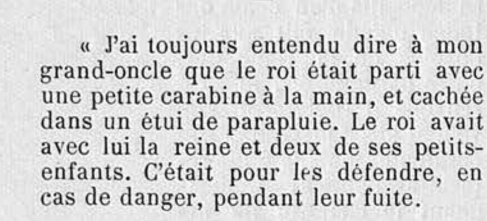
—

« Ma mère m'a bien souvent raconté, — elle le tenait d'un serviteur du Château, qui a été depuis à son service, — que dans l'affolement de son départ des Tuileries, le roi avait pris, au hasard, dans le porte-parapluie placé près de la porte d'en-

trée du vestibule, la première chose qui lui était tombée sous la main; et cette première chose, c'était... une de ces cannes comme j'en ai encore vu dans mon enfance, avec une bêchette au bout et avec laquelle, en se promenant dans les jardins, on tuait les limaces. Les jours d'humidité, soit à Neuilly, soit à Paris, soit à Eu, le roi ne se promenait jamais sans cette petite canne.

« De Rémusat. »

—



« J'ai toujours entendu dire à mon grand-oncle que le roi était parti avec une petite carabine à la main, et cachée dans un étui de parapluie. Le roi avait avec lui la reine et deux de ses petits-enfants. C'était pour les défendre, en cas de danger, pendant leur fuite.

« Marguerite Bugeaud. »

—

« Bien souvent, pendant son dernier exil à Twickenham, le roi Louis-Philippe m'a fait l'honneur de me montrer, dans son cabinet de travail, au milieu d'une panoplie où étaient réunies soit ses armes, soit celles prises dans ses glorieuses campagnes, une canne en jonc avec un manche d'écaille; en faisant jouer un petit ressort, il en sortait une épée. C'était une canne à épée.

« — Tenez, Bocher, voici avec quoi j'ai quitté les Tuileries le 24 février. Je n'avais que ça pour défendre ma femme et mes petits-enfants.

« Bocher. »

—

« J'ai entendu bien souvent raconter la fuite du roi, dans le salon de Mme Récamier à l'Abbaye-au-Bois, à MM. Molé, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, au général Bedeau, à M. de Montalivet. Ils disaient tous la même chose : Le roi, supportant mal les longs trajets en voiture, avait pris avec lui un rond de caoutchouc à soufflet. C'est là, sans doute, l'origine de l'histoire du fameux parapluie.

« X. Marmier,
« de l'Académie Française. »

—

« Je n'étais pas née, je commence par le dire, au moment de la Révolution de 1848. Je n'ai su que plus tard, bien plus tard — on comprend le motif de ma discrétion — par quelqu'un que je ne puis nommer, mais qui était bien placé pour le savoir, que le roi n'avait à la main qu'une cassette ; mais elle contenait le fameux collier de la reine. Je n'en dirai pas davantage...

« Léonide Leblanc,
« Sociétaire *in partibus*. »

—

« Moi, Joséphine-Françoise-Charlotte Lasalle, âgée de quatre-vingt-dix-sept ans, domiciliée au Havre, saine de corps et d'esprit, déclare avoir vendu à un monsieur et à une dame, qu'on m'a dit depuis être le roi Louis-Philippe et la reine Amélie, au commencement du mois de mars 1848, ainsi que mes livres en font foi, un grand parapluie en alpaga marron, du prix de onze francs ; j'ai même diminué un franc ; il était marqué douze francs. Le gros monsieur a dit : — Nous avons oublié le nôtre à Paris, et la dame a ajouté : — C'est très ennuyeux, parce que nous venions de le faire recouvrir. »

—

« Après l'histoire du fiacre de mon grand-grand-père, avec laquelle on nous a tant rasés, voici maintenant celle de son parapluie ! Je suis persuadé qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. Comme si M. le baron de Rothschild aurait laissé un roi et une reine de France monter dans un sale fiacre et patauger dans la boue sous un parapluie !!!

« Le jeune prince Lagamelle. »

—

« J'étais trop jeune (et on ne m'avait pas fait monter dans la même voiture que mon grand-père et ma grand'mère) pour me rappeler aujourd'hui s'ils sont vraiment partis avec ou sans parapluie. Il faut croire que les parapluies ont aussi leur destinée dans notre famille! On ne parle jamais que de celui du roi Louis-Philippe, plus ou moins problématique ; on n'a jamais dit un mot du mien. Qui se rappelle que lors de la mort du comte de Chambord, je suis allé à Frohsdorff et qu'après l'enterrement un domestique courut après moi (je croyais que ma tante me faisait rappeler auprès d'elle) pour me remettre mon parapluie que j'avais oublié ? Ce parapluie a été un des jours les plus douloureux de ma vie.

« Comte de Paris. »

—

« Madame,

« Nous comptons sur votre impartialité bien connue pour nous aider à enterrer à jamais cette ridicule légende du parapluie de Louis-Philippe, et nous croyons être les mandataires de la famille royale en nous adressant à vous.



« Comment pas un écrivain sérieux ne s'est-il donné la peine de demander aux fils survivants du roi ce qu'ils savaient concernant ce misérable détail !

« Oui, le roi Louis-Philippe emportait quelque chose en quittant les Tuileries :

« C'était le drapeau aux couleurs chères et sacrées de son pays qu'il a tant aimé !

« Marquis de Beauvoir, Hervé, etc. »

Pour copie conforme :

INAUTHENTIQUE.

CHOSES ET AUTRES

La Ciguë, au Théâtre-Français. — Jamais je n'ai autant regretté la mort d'Émile Augier qu'hier soir, aux Français; car s'il n'était pas mort, on n'eût pas repris *la Ciguë;* on ne joue ces tours-là qu'aux auteurs qui ne sont plus là! On me dit qu'Augier avait vingt-quatre ans quand il écrivit cette piécette; on s'en est aperçu hier! On a joué ensuite, toujours par respect, *le Gendre de M. Poirier*, qui se tient encore. Il y a un M. Poirier qui m'a l'air coulé en bronze, mais le reste! Ah! la bonne façon que l'on avait de décrire le monde vers 1854! Il y a là-dedans un duc, joué par M. Baillet... Oh! là! là! là! là! Du reste, si l'on excepte Got, ils ont été détestables, les pontifes; ils jouent cela avec une solennité sénatoriale! et M. et Mme Worms sont, en vérité, un peu marqués pour le couple de Presles qui n'a pas dépassé la trentaine!

L'Auberge des Mariniers, à l'Ambigu. — Un vieux mélo fait avec des procédés modernes, quatre tableaux qui ne valent rien, trois qui sont excellents; un peu de prostitution parisienne, un peu de paysannerie; Mme Tessandier, qui vibre de plus en plus; Mme Lody, qu'on étrangle; Lerand, qui joue un notaire échappé d'Eugène Süe; du style plus qu'on n'en met ordinairement en ce théâtre lointain, bref, une assez bonne soirée, voilà *l'Auberge des Mariniers*, qui est un titre détestable!

Cependant, les gens qui aiment le théâtre, feront bien d'aller voir ce drame, et ce, pour plusieurs raisons. D'abord M. Moreau a beaucoup de talent, et finira par nous donner quelque chose de bon! et puis parce qu'il y a dans cette *Auberge* la preuve vivante de ce que nous avons dit souvent ici même : les vieux moules craquent! il y a là-dedans un souci de simplicité, de naturel, auxquels d'Ennery ne nous avait pas habitués... (je crois que si je me laissais aller, je ferais de la critique... ah! mais non).

Mon nom, au Théâtre Moderne. — Il n'y a décidément rien de dangereux comme les auteurs normands; nous avions eu à l'Odéon un aubergiste qui nous a dit de faire des enfants : à l'ex-Alcazar, nous avons eu un avocat qui nous donne des consultations sur le divorce. Si je disais que l'on s'est amusé, je ferais preuve d'une indulgence coupable; la pièce ne vaut rien, et s'il y a un moment de gaieté, il a été produit par le bruit de nombreuses pièces de dix sous, allant quérir des lorgnettes, à l'entrée d'une jeune personne en maillot noir que l'on n'avait vue jusque-là, que très habillée. Cette jeune personne, Mlle Sarah Tillon, a une fort jolie jambe, et un certain talent; elle est fort adroite et a fait plaisir. Du reste, si la pièce est mauvaise, la troupe ne l'est pas. La salle est gentille, et pour peu qu'on y joue quelque chose qui ait le sens commun, on ira à ce nouveau théâtre, dont le besoin ne se faisait peut-être pas extrêmement sentir, mais, puisqu'il y est!..



THÉATRE DE L'ODÉON — *L'Amoureuse.*

Mlle Réjane. — 3e Acte. — Robe de bengaline bleu de ciel rayée de velours noir, corsage ouvrant sur une chemisette de crêpe bleu de ciel et garni de plissés de dentelle. Manches de velours bleu, brodées d'acier. — Ceinture de satin noir.

Il ne fait pas bon mourir empereur exilé à Paris. Savez-vous ce qu'on r·pondait à l'hôtel où mourut dom Pedro quand on demandait la chapelle mortuaire? « 39, 41, 43, au premier corridor à droite! » Et voilà ce qu'on fait de la dépouille d'un César bonhomme.

Très gaie, la sortie du corps diplomatique à la Madeleine après la messe : ils avaient tous une peur atroce de salir leur beau pantalon à bande d'or — et ils sautaient dans la boue de la façon la plus drôle du monde. Seulement, quand on se disait que ce gros représentait un grand empire et que ce maigre représentait un vaste royaume, on se disait que c'était une drôle de façon de représenter et l'on a peine à croire que les ambassadeurs du Roi-Soleil sautillaient de la sorte à la porte d'une église.

Exposition des Hollandais. — Là-bas, près des quais, au Pavillon de la ville de Paris, une cinquantaine d'artistes hollandais sont venus déposer chez nous des cartes de visite peintes : il y en a, dans la quantité, qui sont de fameux gaillards. L'influence de la France et de l'art français est visible, mais combien changée (à toi, décadence!) Tout est embrouillardé (embrumé serait trop dire), plein d'une poésie triste, d'un réalisme pénible. Ils évitent les paysages compliqués avec autant de soin que les scènes animées : ce sont des grèves sans fin avec des mers calmes, des brouillards épais, des marins malheureux, des femmes abruties, du travail et de la peine! Il y aurait ample matière à philosophie dans ces quelques salles, et il me semble qu'on en sort avec l'impression d'avoir fait un voyage très loin dans des âmes très simples, très sérieuses et très honnêtes.

Les pastels de Sinet. — Rue Saint-Lazare, à la salle Bodinier, une exposition de pastels exquis signés Sinet, un jeune, un tout jeune. Ce sont des riens, des impressions, des vues de Paris, des silhouettes de femmes, des déshabillés entrevus, des corsets — beaucoup de corsets — et le tout avec de l'impressionisme très vrai, très artistique — aucune envie d'épater le bourgeois, mais un grand désir de faire vivant. C'est vraiment bien et très curieux.

X.

UN PEU D'ART[1]

II. Les Gravures.

Rien ne disparaît dans la nature, mais tout s'y modifie, l'amateur aussi bien que le chardon. Certes le classique amateur d'estampes que Meissonier nous a montré couvert d'un habit puce et la loupe à la main est définitivement perdu, mais il a été remplacé par un monsieur mis comme tout le monde qui ne furète plus dans les cartons des quais à la recherche d'introuvables épreuves et se contente d'aller chercher là où il est sûr de les trouver les repro-

1. Voir le numéro du 28 novembre 1891.

ductions fidèles des tableaux qu'il aime et dont il ne peut avoir les originaux. — Aux temps reculés où les passionnés de la gravure consacraient des jours et des mois à la poursuite d'une certaine épreuve, le graveur pouvait passer dix ans de sa vie sur la même planche puisqu'il s'adressait à un public qui savait attendre, — on est moins patient aujourd'hui, et, il faut produire plus vite sous peine d'arriver trop tard — on a modifié les procédés, et, somme toute, je ne vois pas qu'on y ait perdu — si intelligente que pût être l'interprétation des anciens maîtres du burin, il y avait toujours substitution de la personnalité artistique du traducteur à celle du producteur. Je me rappelle n'avoir connu pendant longtemps le triomphe de *Galathée* que par une gravure de Richomme et je me figurais une peinture adoucie, gracieuse, mais molle : en présence de l'original, quelle surprise ! C'était bien le même agencement, mais quelle fougue, quelle puissance, et, dans certaines parties, quel réalisme. La photographie qui sert de base aux nouveaux procédés ne permet plus ces élégants contre sens ! Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner les photogravures reproduisant une série de tableaux du Louvre que vient d'éditer la maison Boussod et Valadon. Le *Persée délivrant Andromède*, de Charles Antoine Coypel figure dans cette série Malgré l'absence de la couleur, on croit voir le tableau lui-même, tant les qualités de souplesse de cet agile pinceau se lisent facilement dans cette admirable reproduction. La *Cène* de Tiepolo n'est pas moins étonnamment rendue. C'est une sépia, faite par le maître en personne avec ses types si vrais, si vivants que dans le coin de gauche, on trouve de véritables portraits de contemporains célèbres. Édouard Pailleron avec coquille de pèlerin à l'épaule, et Henri Fouquier, l'air profondément ennuyé d'ailleurs. La *Fuite de Loth* de P.-P. Rubens suffit à rappeler toute l'œuvre du maître avec ses qualités et ses défauts, la beauté des chairs et la lourdeur des types. L'ange grassouillet qui pousse Loth dans le chemin qu'il lui faut suivre a toutes les rondeurs aimées par le peintre et l'on devine dans les draperies tout l'éclat de coloration qu'on admire dans la série des Médicis. Une planche qui donne d'une façon peut-être encore plus frappante l'impression de l'original est le portrait d'*Anne de Clèves*, par Hans Holbein.

En même temps que ces tableaux anciens, la maison Boussod et Valadon a édité un grand nombre de tableaux modernes, particulièrement intéressants. — C'est d'abord la *Cigale* de Metzmacher, très habilement gravée par Alphonse Lamothe — qui a su conserver à l'élégante figure de femme qui remplace l'imprévoyante insecte du bon La Fontaine, l'expression préoccupée qui convient à sa fâcheuse situation. — Le *Rémouleur* de Delort est la mise en action d'un incident dont le spirituel artiste excelle à montrer tous les détails et toutes les conséquences — Un rémouleur s'avance au milieu d'une rue. — L'aspect bizarre de l'attirail qu'il porte sur le dos consterne le cheval d'une ordonnance qui tient en main la monture de son officier, et les bonds de ces quadrupèdes jettent l'effroi dans un groupe de coquettes laitières qui sont en train de puiser de l'eau à une fontaine monumentale, l'eau nécessaire à la confection d'un lait pur; toute cette scène, traitée de main de maître, est de l'aspect le plus amusant. Deux scènes de Knauf, reproduites à la manière noire, sont de la plus vivante observation, et le graveur Varin a conservé aux types, si consciencieusement étudiés par l'artiste, toute la physionomie des tableaux — le premier, un intérieur, represente un *Lendemain de Fête* — le second, qui forme pendant, se passe en plein air : c'est un *Campement de Bohémiens* installé dans une forêt — l'air à la fois important et inquiet du garde-champêtre qui examine les papiers des bohémiens est d'un comique absolument trouvé. — Viennent ensuite une série d'eaux-fortes, vraiment remarquables, consacrées à la reproduction de paysages et de marines, l'*Orage* de Corot, avec un ciel d'une terrifiante vérité. *Vessel in detress off Yarmouth*, de Turner — donne toutes les angoisses d'un sauvetage — un vaisseau qu'on aperçoit au large à travers les vagues, jette sur un ciel menaçant ses fusées d'appel, tandis que, sur la plage, on fait tous les préparatifs pour aller au secours des naufragés. Une autre très belle marine, en hauteur, est le *bateau-pilote* de Webbe — l'eau-forte est tout à fait étonnante et d'une habileté de procédé vraiment curieuse — il y a dans le bas à gauche, une barque montée par trois hommes dont le travail est surprenant — la reproduction du *Troupeau* de Mauve, par Van der Welde, est d'une facture toute différente, mais non moins étonnante. Il est impossible de donner une impression plus blonde et plus lumineuse.

C.

REVUE FONCIÈRE
ET
BULLETIN DE MUTATIONS IMMOBILIÈRES

A la Chambre des notaires de mardi dernier, la séance a été beaucoup moins animée que celle de la semaine précédente, bien que 23 immeubles dussent être mis en vente. Douze ont été adjugés, mais ils n'ont pas été disputés sérieusement, eu égard aux avantages que quelques-uns présentaient. Voici le relevé des principales adjudications :

Situation.	Prix.	Revenu brut.	Tant pour cent.
Maison, rue Dareau, 94.	42,600 fr.	4,020 fr.	8 fr. 20 0/0
— rue de Commines, 5. . .	126.000 »	10,400 »	7 fr. 30 0/0
— boulevard Magenta, 85. .	272,600 »	17,215 »	5 fr. 70 0/0
— rue de Chabrol, 5 . . .	73,000 »	6,780 »	9 fr. 65 0/0
— rue Saint-Antoine, 131. .	100,000 »	7,800 »	7 fr. 10 0/0
— avenue de Châtillon, 47 .	45,100 »	2,959 »	5 fr. 90 0/0
Maison et terrain, quai Jemmapes, 40 (2,249^{m}49^{c}) . . .	381,500 »	22,950 »	5 fr. 35 0/0

C'est à cette même séance qu'ont été mis en vente les cinq lots de terrain, situés rue de Trévise, 6, et rue Sainte-Cécile-Prolongée, dont un grand nombre de journaux se sont occupés.

Le résultat n'a pas été merveilleux et n'a pas certainement répondu aux espérances que l'on avait conçues ; en effet, deux de ces cinq lots n'ont pas été vendus, et les trois autres n'ont été adjugés que sur une seule enchère : le deuxième lot (509^{m}94), moyennant 255.100 fr., soit 549 fr. le mètre, frais compris, et les quatrième et cinquième sur réunion (733^{m}88), moyennant 394.200 fr., soit 440 fr. le mètre, également frais compris. Pourtant, les mises à prix étaient considérées comme de beaucoup au-dessous de la valeur réelle. Le résultat obtenu nous montre, d'une manière péremptoire, qu'elles étaient, au contraire, trop élevées. Le moment ne serait-il pas venu où les acquéreurs vont s'abstenir devant les prétentions exagérées des propriétaires de terrains, et comprendre qu'il ne suffit pas d'acheter un terrain très cher pour se créer des revenus, mais qu'il reste encore beaucoup à faire après l'acquisition, et qu'il est préférable de devenir propriétaire d'une bonne maison bien louée qu'il n'y a plus qu'à gérer.

Nos Offres de Ventes.

Nous indiquons les immeubles ci-après :

A Paris. — Près le boulevard Barbès, maison de rapport, construction toute récente et très soignée. Revenu, 10.000 fr.; prix, 130.000 fr. Affaire très avantageuse.

Près la rue Lepic, une petite maison neuve ; belle façade ; pas de boutique ; deux appartements par étage ; revenu, 6.200 fr., prix, 85 000 fr.

Près la place Voltaire, maison moderne, en pierres de taille, deux boutiques, cinq étages, cinq fenêtres de façade, trois appartements par étage, locations de 350 à 600 fr. ; revenu, 10.800 fr.; prix, 165.000 fr.

Deux terrains, l'un de 305 m., situé rue Vandal, 26, et passage des Suisses, n°s 3 et 5, XIVe arrondissement ; l'autre, de 330 m., rue du Château des-Rentiers, 28, XIIIe arrondissement ; prix du mètre, 30 fr.; on louerait avec promesse de vente : le premier, 450 fr., et le second 500 fr. par an.

Au Grand-Montrouge. — Une maison bourgeoise, construite depuis deux ans seulement, belle situation d'angle, à cinq minutes de la Barrière et des Tramways ; au rez-de-chaussée : salle à manger, salon, grande cuisine, salle de bains, w.-c. ; au premier étage : trois belles chambres à feu, cabinet de toilette avec prise d'eau, w.-c. ; au second étage : deux chambres mansardées et grenier; eau partout. Belles caves, cour boisée, jardin clos de murs, porte cochère, buanderie, etc. Prix très modéré, 28.000 fr. Très peu de comptant exigé et grandes facilités de paiement pour le surplus.

Nos Demandes de Locations.

Nous maintenons et rappelons nos demandes de maisons à louer, en totalité, avec promesses de vente à prix fermes ou à rentes viagères.

Immeubles de moyenne importance.

Capitaux.

Sommes toujours disponibles et divisibles à placer sur hypothèque à 4 1/2 et 5 0/0.

R. DEROYE.

Pour tout ce qui concerne les transmissions et locations d'immeubles, et les placements de capitaux, s'adresser aux bureaux du journal, à M. R. Deroye, le matin, les mardis et samedis de 9 h. à 11 h., et l'après-midi ; les mercredis et vendredis, de 1 h. 1/2 à 4 h. Un service spécial nous permet de faire faire, promptement, tous plans, devis et estimations, et de répondre à toutes demandes de renseignements.

— JOUETS ET BIBELOTS —

Comme chaque année à pareille époque, le hall du *Petit Saint-Thomas* offre un spectacle curieux, débordant de vie et d'entrain, et qui devient de plus en plus piquant à l'approche de Noël et du Jour de l'An, la foule des visiteurs allant toujours croissant.

Au milieu de ce flot humain, l'ordre qui préside à la disposition et au groupement des articles facilite les achats, soit que l'on se porte à la maroquinerie, aux petits bronzes, aux meubles, soit que l'on ait en vue les jouets. Là, quel formidable amoncellement de bébés parlant, chantant, dansant, gambadant, tournant la tête, remuant les yeux, frisés, nus, en chemise ou en grande toilette, au milieu des chevaux fringants, des polichinelles désopilants, des instruments de musique, des ménageries, des bicycles, des... des... des... c'est à perdre la tête au milieu de ce musée enfantin.

Parmi cet amalgame de jouets français, je distingue pour mon propre compte, avec ou sans la signature Jumeau, une petite duchesse de 6 fr. 75, articulée, incassable, en toilette Trianon, s'appuyant sur un petit Javanais crépu, en chemise dentelle, du prix de 2 fr. 90. Telle, autrefois, la Du Barry et son nègre Zamore.

Maintenant, à travers des *Etrennes utiles*, je choisis une grande lampe de salon en bronze fondu et ciselé que je paye 49 francs, et qui m'aurait coûté le triple dans le quartier de l'Opéra. Oh! je ne me ruine pas!

Le *Petit Saint-Thomas* s'est cependant surpassé et fourmille de ravissantes tentations.

N. D'AURELLY.

Ainsi que tout le faisait prévoir, la nouvelle édition de *l'Histoire de France*, par J. Michelet, est un événement populaire! Cette œuvre est un monument national élevé par le génie et le patriotisme de J. Michelet. 50 cent. la série illustrée; deux par mois. Par exception, la 1re série, 20 cent. partout.

PETITE CHRONIQUE

Un minois vulgaire, coiffé par *Nathalie Goeneutte*, est aussitôt transformé en figure de camée. Telle une pierre fine sans emploi acquiert de la valeur quand l'orfèvre l'a sertie dans l'or. Sa mignonne capote Jeanne Gray en dentelle de Venise à trois pièces et ruche à la vieille en velours mousse est l'expression de la plus royale élégance. Puis c'est le chapeau Boyarina, en astrakan, avec pouff velours vert d'eau et panache plumes attaché par boucle de diamant. Il est d'un style très crâne, ce chapeau qui fait pétiller la physionomie. On en trouvera à Nice de nombreux spécimens, mais avec des modifications laissant à chacun son caractère propre.

Encore une création de Mme Goeneutte en collaboration avec Mme Bricout, qui obtient un grand succès dans les stations hivernales, c'est le chapeau d'altesse au casque droit brodé or, rappelant les bonnets alsaciens. Ces créations rayonnent de poésie, et les salons des habiles modistes, 4, rue Charras, salle Kriegelstein, attirent tout le Paris coquet.



Lui seul en a le monopole,
Nul ne l'égale et nul ne fait,
Entre l'équateur et le pôle,
Un parfum plus fin, plus parfait,
Que le doux *Congo* de Vaissier.

Albertine de L. à l'inventeur du roi des parfums.

Les chemins de fer et les journaux ont, dit-on, porté la civilisation sur les points les plus reculés du globe. Aussi, dans quelque endroit que vous vous trouviez, vous découvrirez certainement un pharmacien, un droguiste, un parfumeur qui vendent l'Elixir, la Pâte et la Poudre dentifrices des RR. PP. Bénédictins de l'Abbaye de Soulac. Ces trois produits merveilleux, dont l'action est si bienfaisante pour blanchir et guérir les dents malades, pour raffermir les gencives, en un mot, pour l'ensemble de l'hygiène de la bouche, ont une réputation universelle justifiée par le succès. Mais, faites bien attention, ne vous laissez pas tromper. Plus le succès est grand, plus les imitations sont fréquentes. Assurez-vous bien que le flacon ou la boîte que vous achetez porte la signature de Dom Maguelonne, prieur de l'Abbaye de Soulac. Cette signature vous garantira l'authenticité du produit.

Ne pressez pas la peau de votre nez pour en extraire les points noirs en mutilant l'épiderme ; mais faites-les disparaître, sans violence, avec l'*Anti-Bolbos, Parf. Exotique*, 35, rue du 4-Septembre.

Si vous tenez compte de l'hygiène qui est l'art de guérir et surtout de prévenir les maladies, au moindre frisson, au plus léger refroidissement, vous ferez usage de l'*Alcool de menthe de Ricqlès*.

Les dames qui ont de la barbe ont souvent aussi des poils sur les bras; la *Pâte Epilatoire Dusser* et le *Pilivore* (ce dernier pour les bras) sont les meilleures préparations qu'elles puissent employer et nous les recommandons. (Dusser, 1, rue J.-J.-Rousseau.)

Vos traits ne sont que fraîcheur et lumière, quand ils sont ensoleillés par le *Duvet de Ninon*, poudre de riz essentiellement hygiénique de la *Parf. Ninon*, 31 rue du 4-Septembre. Ev. contref.

MAISONS RECOMMANDÉES

CONSEILS A NOS CHÈRES LECTRICES :
N'achetez rien pour cadeaux sans visiter les magasins PERRET & FILS et Vibert, 33, rue du 4 Septembre, petits meubles Bambou, Tables à Thé, Etagères, Paravents, Jardinières, et Vannerie de luxe.

DEUIL, A LA RELIGIEUSE, 2, rue Tronchet. (Envoi franco.) Grande maison de deuil créée en 1859. (Ne pas confondre.)

MOUTARDE GREY-POUPON. Médaille d'Or. Paris, 1889.

GERMANDRÉE, Poudre de Beauté, Mignot-Boucher, 19, r. Vivienne.

Après les repas ELIXIR DIGESTIF **VICHY-LIQUEUR** Aux sels naturels EXRAITS DES EAUX

L'ART D'ÊTRE BELLE. Maison **BALDINI**, 3, r. de la Banque, 1er étage.

PLUME HUMBOLDT DE J. ALEXANDRE Exiger Portrait-Caution.

Le Gérant : G. MAGNY. MAY et MOTTEROZ, L.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît. — Paris.